

Face au crime

La police judiciaire est le volet répressif des missions du gendarme. L'action de la gendarmerie en ce domaine passe par la constatation des crimes, des délits et contraventions, par le rassemblement des preuves, par la recherche des auteurs de ces infractions et par leur arrestation. Les gendarmes « saisissent les assassins, voleurs et délinquants, surpris en flagrant délit ou poursuivis par la clameur publique, ainsi que ceux qui sont trouvés avec des armes ensanglantées ou d'autres indices faisant présumer le crime ». La recrudescence des bandes de malfaiteurs opérant à main armée, que ce soient les « travailleurs de la nuit » dans les campagnes ou les « Apaches » dans les villes, surcharge les brigades de gendarmerie dont les effectifs sont insuffisants. La création de douze brigades régionales de police mobile, relevant du ministère de l'Intérieur, vient changer la donne. Par le décret du 30 décembre 1907, les fameuses « brigades du Tigre » – surnommées ainsi en référence au surnom du ministre de l'Intérieur, Georges Clemenceau – procèdent à l'arrestation de nombreux délinquants et la dislocation de nombreux réseaux de banditisme.

Une vision romanesque

« Les deux frères », Petit Journal, 30 avril 1894

Quand il n'est pas en couverture, le gendarme prend place au sein même du journal. Voici un exemple de roman-feuilleton développé pour fidéliser le lectorat. L'illustration intérieure ainsi que l'intrigue riche en rebondissements doivent répondre aux canons de dramatisation retenus pour tenir en haleine le public.

Les hommes de lettres renommés, d'Eugène Sue à Maupassant, en passant par Huysmans ou Zola, se font connaître par le biais de feuilletons dans la presse populaire. Certains lecteurs affectionnent tant cette rubrique qu'ils découpent les histoires, au jour le jour, afin de les relier eux-mêmes.

Le nouveau feuilleton du « Petit Journal »

LES DEUX FRÈRES

ROMAN DE M. Louis LÉTANG



LES DEUX FRÈRES

On a trouvé le cadavre de Barley, du père Barley, l'opce et richissime marchand de bois, sur le sol de son cabinet de travail, étendu à travers de la porte de sortie, les dix doigts de l'assassin qui l'a étranglé, nettement incrustés dans un chair.

Les ouvriers de l'usine se sont écriés :

— C'est l'inventeur qui a fait le coup.

Et le maréchal des logis de gendarmerie de Bramont-la-Montagne, un chef-lieu de canton perdu dans le Massif central, s'est lancé à la poursuite de Robert Duhamel, un jeune

ingénieur venu pour proposer la vente d'une découverte nouvelle à l'industriel tragiquement défunct.

Le complice, c'est bien lui, car la petite maison qu'il occupait avec sa femme, son enfant de trois ans et son beau-frère, a été trouvée vide.

— Il faut atteindre les fugitifs !...

Et le sous-officier Barillet, accompagné de ses gendarmes et d'un grand nombre de paysans, s'élança à la poursuite des criminels.

Nuit d'hiver, rude et surprenante de clartés lunaires.

On aperçut un moment les fugitifs sur la route blanche. Puis soudain, ils disparurent.

Sans doute ils ont essayé de passer la rivière au bec de la Tuilerie.

Barillet qui n'avait cette fois-ci s'élança à travers champs. Il arriva sur le bord de l'eau glacée bien avant ses hommes.

Étrange ! L'ingénieur est seul sur la berge, et il se lamente, et il prie, et il appelle... L'enfant est dans ses bras. Que sont devenus ses complices ?

— Je vous arrête !... fait le gendarme posant résolument la main sur l'épaule de l'assassin.

L'autre ne répond pas, il regarde Barillet d'un air dur et soudain se jette d'un bond dans la rivière.

L'eau est plus rapide que profondée, il se redresse, gagne au large ; il va traverser :

— Halte ! ou je tire ou je te casse les reins !... cria le gendarme, le pistolet au poing.

Nulle réponse.

Le coup parti. Un cri de douleur et de désespoir retentit.

Le blessé, s'écroula un instant dans sa fuite surhumaine, tourna vers le gendarme interdit sa face féminine, convulsée, terriblement menaçante :

— Ah ! malheur à vous, malheur !... rugit-il, si vous tuez mon enfant !...